

sées comme un troupeau effaré, et qu'il craignait de ne plus retrouver dociles à son appel.

Il s'introduisit donc furtivement et sans bruit dans son cabinet de travail, en se cachant même d'Inez dont il redoutait l'interrogatoire. Il n'osa pas ouvrir la fenêtre pour rafraîchir sa chambre. Là, son imagination s'échauffa aussi, et bientôt s'embrouilla. Sa visite au vieux manoir n'avait-elle pas été une étude de caractères ? N'y avait-il pas à poursuivre un roman de Pépita ? Le troupeau rappelé était étrangement mêlé d'idées nouvelles qui sautillaient dans son esprit en s'enguirlandant avec les anciennes. Il vint un moment où l'écrivain, ne distinguant plus la réalité de la fiction, aurait été impuissant à raconter simplement ce qui s'était passé au vieux manoir. Quiconque a écrit a connu ces confusions, qui, si elles sont fâcheuses pour les intérêts actuels de la vie vulgaire, ont de singuliers avantages pour répandre les broderies de la fiction sur le solide et précieux tissu de la vérité.

Il fut ramené au sentiment du réel par les pas et les voix des enfants qui faisaient irruption dans sa chambre et ressortaient en criant que leur père était là. Inez se montra aussitôt, son chapeau de paille sur la tête.

— Mon ami, dit-elle, je ne vous savais pas rentré. Je supposais que vous étiez au château. Hâtez-vous, nous allons être en retard.

— En retard pour quoi ? demanda M. Dubois.

— Pour le dîner. Il est six heures et demie.

— Déjà ? Je ne m'en doutais pas. Je vous suis à l'instant.

Et il rejoignit bientôt Inez.

On s'achemina vers le château. Pépita, sur le perron, attendait.

— Hé bien ! quelles nouvelles ? dit-elle à voix basse.

— Je vous conterai cela, nous n'aurions pas le temps, répondit M. Dubois.

Le baron Durand était au salon.

Hé bien ! quelles nouvelles ? dit-il, dès qu'il vit entrer M. Dubois. (Il paraît que le mot était en situation.) M. Dubois répéta :

— Après le dîner, nous causerons plus à l'aise.

Le repas fut un peu morne. Inez s'efforçait de faire des frais de conversation sans qu'on lui rendit la réplique. M. Dubois, d'ordinaire assez loquace, avait besoin de quelque recueillement pour préparer sa dépêche verbale. Pépita et son père étaient sous le poids d'anxiétés peut-être égales, assurément bien dissemblables.

Dès qu'on fut au salon, le baron Durand répéta de nouveau la question :

— Hé bien ! quelles nouvelles ?